

ses unités, et s'il lui faut arriver au nombre douze, il compte cinq unités après sept. Après un peu de pratique, il dit tout naturellement sept et cinq égalent douze, et ainsi de suite. Quand la pratique est devenue plus grande, il parcourt une colonne de chiffres tout entière, sans effort d'esprit perceptible. Il en est de même pour la lecture. Il en est de même pour toute chose, et il arrive à pouvoir continuer toutes ses opérations pendant un temps raisonnable, sans ressentir pour cela aucune fatigue. En un mot, la connaissance acquise devient, pour ainsi dire, un instinct acquis.

« Le travail du cerveau ainsi compris est un effort d'une espèce qui est devenue habituelle et qui s'accomplit, pour ainsi dire, sans qu'on en ait conscience, sans aucun travail pénible pour rassembler les idées nécessaires; c'est là la partie principale du travail de tout homme dont le travail dépend plutôt de l'esprit que des mains.

« Si donc, nous avons présente à l'esprit cette vérité, que toute vie veut dire destruction de tissu, que toute action musculaire entraîne la destruction du muscle, que toute action de l'esprit entraîne la destruction d'une partie de la cervelle, nous disons que, lorsque toutes les parties, diminuées ou détruites, sont réparées ou refaites par la nourriture et le repos, sachant que cette action constante est nécessaire à ce que nous appelons l'existence, nous ne pourrions pas dire que le travail intellectuel, ne dépassant pas les limites de la force que l'homme peut et doit employer au travail qui lui est ordinaire, abrégé en rien son existence. L'expérience nous prouve que quelques hommes ont besoin de plus de nourriture et de repos que d'autres pour réparer leurs forces, et que le cerveau des uns ne peut pas supporter autant de travail que le cerveau des autres, mais c'est là une différence de puissance d'organisation, et c'est tout. Le résultat est le même. Il n'y a que la proportion à établir.

« Il est impossible, dans l'état actuel de la science, d'affirmer avec certitude à quel degré les qualités de tout esprit cultivé et dans la maturité sont dues à un don naturel ou à l'éducation. Cependant, tout tend à prouver que les dons naturels ont besoin de l'éducation pour acquérir leur entier développement.

« Ce qu'il est important de constater, c'est que s'il est vrai que quelques esprits ne peuvent pas arriver à leur maturité avant l'âge de trente ans, bien qu'ayant été cultivés, il est vrai aussi que s'ils avaient été laissés à eux-mêmes, leurs facultés, quoique tardives, auraient dégénéré, et plus tard l'application leur eût été un travail pénible, mais inutile. Il faut donc avoir soin de garder ses facultés les plus actives en constant exercice, le cerveau n'en est que plus vigoureux. Alors, quand on a passé l'âge orageux des passions, quand les jalousies et les soucis d'une carrière ne préoccupent plus, quand la mémoire n'a plus qu'à repasser tout ce qui a été beau, brillant et charmant dans le passé, on a l'espoir d'un avenir glorieux, et on l'attend sans crainte, partant sans aucun trouble.

Tel est, selon l'auteur, le secret d'une longue vie.

Et maintenant, cher lecteur, que vous avez ce secret, il ne tient plus qu'à vous d'être le Mathusalem du 19^e siècle. C'est ce que je vous souhaite, pourvu que vous preniez l'engagement solennel de rester toujours le fidèle abonné de l'*Opinion Publique*, avec laquelle j'ai l'honneur de me signer, votre serviteur,

UN SOLITAIRE.

SIR HUMPHREY GILBERT.

L'île de Terre-Neuve était fréquentée par les pêcheurs européens bien longtemps avant qu'on eût tenté d'y former des établissements de colonisation. Les pêcheurs français, anglais, espagnols, portugais, se réunissaient sur ces côtes, puis s'en allaient dans toutes les directions, alimenter les marchés de leurs pays respectifs.

Le quatorze août 1583, il y avait trente-six vaisseaux mouillés dans le havre de St. Jean. Trois vaisseaux anglais nommés « *The Delight* », le plaisir, « *The Golden Hind* », la biche d'or, et « *The Swallow* », l'hirondelle, vinrent bientôt grossir ce nombre déjà considérable; ils passèrent la nuit en rade, et dès le lendemain matin déposèrent leurs passagers sur le rivage.

Alors un spectacle intéressant s'offrit aux regards: tous ces étrangers s'étaient réunis en cercle, et l'un d'entre eux à l'aspect plus noble et plus imposant que les autres, déroulant un long parchemin, lut publiquement des lettres patentes qu'il avait reçues à son départ d'Angleterre. Puis, avec les cérémonies d'usage, il prit solennellement possession de l'île de Terre-Neuve, au nom et en faveur de la Reine Elizabeth. Il arbora le pavillon national, et mit le sceau de l'Angleterre sur un pilier en bois planté tout exprès. Tous les assistants éveillèrent alors les échos par trois longs cris en faveur de la Reine Elizabeth. C'est ainsi que se commençait en 1583 l'œuvre de la colonisation dans l'île de Terre-Neuve; le gentilhomme qui exerçait le pouvoir était Sir Humphrey Gilbert, galant chevalier de Devonshire.

La Reine Elizabeth s'était montrée prodigue en faveur du brave chevalier; il avait reçu une juridiction qui s'étendait sur l'île de Terre-Neuve et sur les pays voisins en prenant deux cents lieues de circuit. La Nouvelle Ecosse, le Nouveau Brunswick, l'île du Cap Breton, l'île du Prince-Edouard et une partie du Labrador se trouvent compris dans ces limites, et lui formaient, comme on voit, un assez beau domaine.

Sir Humphrey Gilbert descendait d'une famille qui possède un nom dans l'histoire; son père était le célèbre Othon Gilbert de Compton, Torbay; sa mère était une Champenoun, et pouvait probablement prétendre avoir dans les veines du sang des Courtneys, empereurs de Byzance. Elle donna le jour à trois fils: Jean, Humphrey et Adrien, tous trois d'un caractère noble et brave. Après la mort de son époux, Othon Gilbert, elle se remaria, et donna naissance à Sir Walter Raleigh. Ces quatre enfants furent tous créés chevaliers par la reine Elizabeth, or il est connu que ce titre ne s'accordait alors qu'au mérite éprouvé et incontestable.

Sir Humphrey Gilbert, étant devenu homme fait, entra dans la carrière des armes, et s'illustra dans les guerres que son pays eût à soutenir sur le continent et en Irlande.

Plus tard il forma avec Sir Walter Raleigh le projet de coloniser l'Amérique, en commençant par l'île de Terre-Neuve, et voilà comment nous le trouvons dans le havre St. Jean, le 14 août 1583.

Ce projet de colonisation de Sir Humphrey Gilbert ne devait aboutir qu'à un désastre. Plusieurs des hommes qui composaient sa petite colonie étaient des esprits turbulents et insoumis; un bon nombre étaient même des pirates qui avaient été condamnés pour châtiment à faire le service de la flotte. De pareils hommes ne sont bons qu'à mettre le désarroi au sein des entreprises les mieux organisées. Ils se mutinèrent contre leur gouverneur, ou furent un sujet de troubles et de

dissensions continuelles. Se voyant condamnés à passer l'hiver sur ces rives sauvages, ils commencèrent à désertir en prenant différentes directions. De plus la maladie se mit à exercer des ravages terribles parmi les colons. Sir Humphrey Gilbert embarqua les plus souffrants dans le *Swallow* et les renvoya en Angleterre.

Quelque temps après, ayant voulu explorer la côte de l'île, un de ses vaisseaux, le *Delight*, donna sur un banc de sable et fut perdu. Il ne lui restait plus que deux vaisseaux et le seul parti à prendre était évidemment de passer en Angleterre. Sir Humphrey Gilbert était à bord du *Squirrel*, petit vaisseau de dix tonneaux seulement; on voulu le faire passer à bord du *Golden Hind*, mais il répondit héroïquement: non, je n'abandonnerai pas ma petite compagnie avec laquelle j'ai traversé tant de tempêtes et de périls. Ils partirent donc et atteignirent sans danger le parallèle des Açores; mais alors une furieuse tempête vint les assaillir et porter la défaillance dans le cœur des plus braves. Sir Humphrey Gilbert seul conserva tout le calme de son âme. Les passagers du *Golden Hind* pouvaient l'apercevoir sur le pont de son vaisseau, sa bible à la main, portant par cette noble contenance un peu d'espoir dans l'âme de ses compagnons désolés. Et comme ils s'approchaient pour héler le *Squirrel*, la voix du hardi et religieux chevalier fit entendre ces paroles, au milieu du bruit horrible des vagues: « Courage, mes frères, nous sommes aussi près du ciel sur mer que sur terre. » La tempête augmenta encore avec la nuit; les vagues hurlaient comme des bêtes furieuses autour de la frêle embarcation. Vers minuit les lumières du *Squirrel* s'éteignirent tout-à-coup: Sir Humphrey Gilbert, et sa petite compagnie avaient trouvé un tombeau au milieu des vagues de l'Atlantique. On ne vit pas même les débris de son vaisseau.

Telle fut la fin tragique du premier colonisateur de Terre-Neuve; ce désastre demeura longtemps irréparable. Sir Humphrey Gilbert avait compris mieux que personne l'importance des pêcheries sur les bancs de Terre-Neuve, mais il voulait qu'on défrichât la terre et qu'on y établît une population stable pour rendre le commerce du poisson vraiment prospère et lucratif. Après lui, les trafiquants parvinrent à faire croire que Terre-Neuve n'était qu'une île tout-à-fait stérile, où l'on ne pourrait jamais que faire sécher les filets et préparer le poisson. La colonisation y fut même expressément défendue; tous les pêcheurs devaient retourner en Angleterre, à l'automne. Sir Humphrey Gilbert avait gouverné d'après les lois de l'Angleterre; après lui le gouvernement devint tout-à-fait arbitraire. Il y avait ce qu'on appelait un Amiral des Pêcheries; or cet amiral était une espèce de petit despote, qui gouvernait à sa guise, et tâchait de bien jouir d'une autorité qui allait lui échapper immédiatement après le temps de la pêche. Tout ceci explique pourquoi la colonisation n'a pas marché aussi vite dans l'île de Terre-Neuve que dans les autres Possessions Britanniques. Mais ces temps malheureux sont passés, et les progrès de l'île de Terre-Neuve sont remarquables aujourd'hui.

La Confédération Canadienne attend maintenant avec impatience le jour où il plaira à la colonie de Terre-Neuve d'unir ses destinées aux nôtres, pour marcher ensemble vers une ère de gloire et de prospérité.

MEINIE.

PELERINAGE DE LOURDES.

On trouve dans une correspondance de Londres publiée dans le *Journal de Québec* un récit intéressant de l'origine et du succès de cette grande démonstration catholique qui a réuni 100,000 français dans ce petit village de Lourdes devenu si fameux.

J'ai vu hier l'inspirateur et l'initiateur de la magnifique démonstration dont je vous ai peut-être trop longuement parlé. C'est un prêtre bourguignon, du diocèse de Dijon, vicaire à Sainte-Marie de Beaune. Il s'appelle l'abbé Bailly. Il a l'aspect fort et l'imagination vive des habitants de cette terre féconde, qui a produit tant de puissants génies. Il m'a conté l'histoire des origines du pèlerinage qui a un si grand retentissement dans le monde, et qui aura, espérons-le, de si bons résultats pour la France.

L'abbé Bailly allait à Bordeaux pour marier un mobile bordelais qu'il avait soigné pendant la guerre: il eut l'idée de pousser jusqu'à Lourdes. Il proposa à un ami, curé de Saint-Nicolas de Beaune, l'abbé Chocarne, frère du prédicateur dominicain, de l'accompagner dans son voyage.

L'abbé Chocarne ne croyait pas à l'apparition de Notre-Dame de Lourdes.

C'est un homme d'esprit qui ne méprise pas les jeux de mots.

—Lourdes! dit-il, c'est une bourde!

La chose se passait il y a quinze ou dix-huit mois.

L'abbé Bailly se tut ne voulant plus lutter contre une opinion aussi déterminée.

Cependant il revint à la charge et fit si bien qu'il entraîna son ami avec lui.

Les voilà à Lourdes, à l'entrée de l'église en face du splendide panorama que je vous ai décrit.

Les deux pèlerins étaient déjà profondément impressionnés par tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

L'abbé Chocarne surtout paraissait extrêmement ému.

Tout à coup, une procession, bannières en tête, débouche de la ville, descend lentement la vallée, et remonte vers l'église, faisant retentir l'air de ses chants.

L'abbé Chocarne n'y tint plus.

—Ah! mon ami! dit-il, que cela est beau, et que je suis coupable! Jamais je ne me pardonnerai d'avoir été si irrespectueux... Que pourrais-je faire pour témoigner à la Sainte-Vierge mon repentir et réparer ma faute?... Les deux pèlerins allèrent trouver les missionnaires de la grotte, et, racontant leur histoire, offrirent spontanément de fournir les cloches à l'église de Notre-Dame de Lourdes. Les cloches étant déjà assurées, il se jetèrent sur les orgues.

—Ne pouvant donner les voix du ciel, dit l'abbé Bailly, nous donnerons les voix de la terre!

La proposition fut acceptée.

Ce n'était rien que de faire une telle promesse: il fallait la tenir, et la chose paraissait moins facile.

Ce fut alors que la pensée de s'adresser à la France entière, en l'amenant aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, germa dans l'esprit des Bourguignons.

La France était vaincue et humiliée. Elle portait la peine de ses extravagances impies et paraissait près de périr. La main de Dieu s'appesantissait sur le peuple français, jadis élu de son Eglise, aujourd'hui apostat, d'une façon aussi extraordinaire que sur le peuple juif prévariquant. Il fallait l'expiation, le repentir et la prière, pour obtenir le pardon et le salut.

Telle fut la première pensée, patriotique et chrétienne, du grand mouvement national que nous venons de voir.

Les deux prêtres firent part de leur dessein à une femme intelligente et pieuse, qui habite les environs de Beaune. Mme de Blic, dont le nom restera désormais attaché à l'histoire de la démonstration, entra parfaitement dans les vues des deux abbés. Fort répandue, pourvue de nombreuses relations, elle n'eut point de peine à intéresser à son projet beaucoup de personnalités. Pendant un an, elle et M. de Blic, M. et Mme de Gravier, leurs parents, n'eurent d'autre soin que de préparer la manifestation. Comme ils le disent modestement, la trainée de poutre était prête: ils portèrent l'étincelle, la Sainte-Vierge a fait le reste.

J'étais chez M. le curé de Lourdes, le pieux et ferme abbé Peyramale, qui a tant fait pour l'œuvre de Notre-Dame, quand l'abbé Bailly nous donnait ces détails.

La conversation tomba naturellement sur l'apparition et Bernadette.

—Cette enfant toujours été admirable, dit le doyen; elle a toujours eu raison de tout le monde; sa prudence, son à-propos, son esprit, sa foi, sa piété, l'ont toujours tirée des pièges que tout le monde, au commencement, lui tendait.

—Tu es bien orgueilleuse, lui dit un jour un vicaire-général, de croire et de dire que la Sainte Vierge t'est apparue!

—Il n'y a pas d'orgueil, répliqua l'enfant, à dire que la Sainte Vierge m'a choisie pour servante!

—Servante! le mot est joli. Et combien la Sainte Vierge te donne-t-elle pour tes gages?

—Nous n'avons pas fait nos conventions!... Je ne sais pas d'ailleurs si je conviendrai.

Le vicaire-général se tut.

—Son cœur, continua le curé, est au niveau de son esprit.

Un jour, je tombai gravement malade; Bernadette, alors au couvent, en fut instruite. Elle suspendit un cœur au cou de la statue de la Vierge placée dans la cour et se dit fort confiante. Le mal empira. On sonna mon agonie: Bernadette fut troublée.

—S'il meurt, fit-elle, je vais lui arracher le cœur!

Dernièrement, dit encore le curé, j'ai reçu de ses nouvelles: elle édifie toute la communauté des sœurs de Nevers où elle se trouve. Elle est, m'écrit-on, douce comme un agneau, simple comme une colombe et pieuse comme un ange.

Telles étaient les conversations que nous avions à Lourdes.

Il serait difficile de dire les impressions des pèlerins. Nous vivions dans un monde nouveau, dans un sphère supérieure où les esprits et les cœurs se dilataient en des sentiments inconnus, qui éloignaient de la terre et rapprochaient du ciel.

L'espérance surtout surabondait. Il semblait à tous que la mère divine paraissait deux fois en France ne voulait pas la voir périr. Si la Sainte Vierge, disions-nous, a pleuré à la Sallette et annoncé le châtiment, elle a souri à Lourdes et promis la miséricorde.—La bonne Vierge a souri, s'écriait du haut de la chaire Mgr de la Bouillerie, exprimant le sentiment général; soyons pleins d'espérance!...

La foi des pèlerins et la profonde émotion qui les tenait se faisaient jour par des réflexions admirables qui montraient le fond des âmes.

—La Sainte-Trinité tient conseil, disait le curé, la Sainte Vierge y est admise, et que pourrait-elle demander sinon le salut de la France et le triomphe de l'Eglise... S'il y a une conscience au ciel, ajoutait-il, la France ne peut pas périr!

—Si Dieu veut perdre la France, a dit un autre, il va être bien embarrassé!

—Il faut que le BON DIEU capitule! s'est écrié un des délégués marseillais, traduisant avec un goût de terroir le même sentiment.

Et un pauvre artisan à M. Henri Lasserre:

—Si la Sainte Vierge n'était pas venue à Lourdes, elle serait forcée d'y venir aujourd'hui!

Tous ces commentaires sont peut-être effacés par ces mots de tournure tout à fait parisienne que l'on prête à un journaliste radical:

—Ah! il n'y a pas de quoi blaguer!...

Le rédacteur d'un journal satirique, troublé par les processions aux flambeaux, a pris lui-même un cierge et s'est mis dans les rangs:

—Je peindrai tout, disait-il! mais ce spectacle et cette émotion je ne saurais les peindre!...

Les discours prononcés ont été à la hauteur des grands sentiments qui remplissaient les cœurs.

Le Père Chocarne prêcha le premier jour, et son sermon, que malheureusement je n'ai point entendu, fit une grande impression par la hauteur des idées et la force du style.

Mgr de la Bouillerie parla longuement le lundi. Il parla sur le naturalisme, et le sensualisme, ne craignit pas de frapper la Révolution et le solidarisme, attribuant à toutes ces causes la faiblesse des Français et la décadence de la France.

Après avoir montré en traits puissants l'horrible passé, il montra l'aurore radieuse qu'il voyait s'élever aux pieds de la Vierge de Lourdes et termina par ce mot de Pie IX:

—Les pèlerinages sauveront la France!

EN ME PROMENANT.

La dernière, la plus récente et la plus élégante façon d'intituler une causerie de notre temps, est celle-ci: « En fumant. » Ou bien encore: « En me promenant. » Puisque ces entêtes sont de dernier ton, je m'arrogerai le droit d'en prendre une pour coiffer ma petite causerie. Que personne m'en veuille du mal pour ce petit vol. Du reste, c'est réellement une promenade que je vais faire, sinon physique, du moins morale.

Mon Dieu! que le temps passe vite, s'écrie-t-on, de toute part. Hélas! oui, le temps s'écoule avec une vitesse prodigieuse; et, dans son cours rapide que rien ne peut ralentir, impitoyable, il nous arrache tout, nos plus douces espérances comme nos plus chères illusions, nos rares plaisirs, nos courtes joies, notre bonheur éphémère, tout enfin, quelquefois même jusqu'à notre plus précieux souvenir. C'est donc avec raison qu'un illustre Latin a dit: *Omnia fert etas*. Le temps emporte tout.

Le printemps a lui, a passé et n'est plus, et son passage nous a à peine donné le temps de cueillir une fleur et de respirer un matin de parfum. Et pourtant, il semble qu'il y a de ça un mois. Navrant! rapidité du temps! On comptait cependant se dédommager durant la belle saison de l'été, attendue et espérée avec impatience. C'était Cacouna, c'était St. Léon, c'était Saratoga, c'était Chafalaya River, c'était voir même Beau-